

LE CHIOT RIP

Mon frère aîné, ce matin-là, fit irruption dans notre vieille cuisine de « La Louisette » (mon frère faisait toujours « irruption » quand il arrivait en n'importe quel endroit, soit pour faire part d'une nouvelle initiative ou de nouveaux rêves d'entreprise, soit pour proposer une action, soit pour offrir un présent à quelqu'un qu'il aimait).

Il portait donc, ce jour-là, caché sous son veston et pressé entre ses mains, quelque chose qui ressemblait étrangement à une pelote de laine brune tâchée de blanc. J'étais myope et c'est ainsi que j'ai aperçu la « chose » au premier coup d'œil (je n'avais pas encore posé mes lunettes sur mon nez...)

En déposant l'objet sur la table, mon frère dit à notre mère :

— Tiens maman ! une bouche de plus à nourrir !

Et se tournant vers moi :

— Je pensais que ton grand jardin avait besoin d'un gardien et que ce petit chiot, sauvé par miracle, ferait bien l'affaire...

En voyant ce chiot complètement disproportionné, je dis d'un air moqueur (les cadets sont toujours moqueurs envers leur frère aîné) :

— On t'a donné à choisir et évidemment tu as choisi le plus beau de l'espèce !...

Il fallait le voir, ce petit être malchanceux, avec sa tête énorme, ses pattes avant énormes et son arrière-train insignifiant ; il était vraisemblablement le fruit du croisement d'un Saint-Bernard et d'un vulgaire chien de rue, comme on dit. Vraiment, il n'était pas beau à voir !...

Ma mère me faisait cuire un œuf dans la pièce d'à côté pour mon petit déjeuner. Elle apparut alors et son premier réflexe fut de froncer les sourcils. Puis, le petit chien tourna vers elle son regard gris et chose étrange (ou pas du tout étrange, pour qui la connaissait) le visage de ma mère s'illumina. Elle avait un visage très expressif ; elle ne pouvait rien cacher ; elle ne pouvait rien lui cacher... Elle alla chercher un vieux panier, puis trouva un quelconque chiffon et le chien y fut posé avec les mains de la tendresse, ces mains qui n'avaient su que caresser avec douceur.

Alors, je dis à mon frère aîné :

— Raconte-moi l'aventure, puisqu'il paraît y avoir eu « aventure ».

Mon frère (qui n'avait jamais le temps) me dit :

— Tu vas voir que l'aventure est drôle. Tu sais que je suis très occupé et même préoccupé par mon affaire de concentration des vins par le froid. (En effet mon frère avait été un promoteur dans ce genre de traitement des

vins pour en augmenter le degré alcoolique ; d'un vin faible en degré il en faisait un vin d'apéritif.)

— Je sais ! je sais !

Il reprit :

— J'ai mal dormi cette nuit. Je me suis réveillé à cinq heure sans faire de bruit pour ne pas réveiller Marie et j'ai eu l'envie d'aller faire un tour sur les berges de l'Orb ; tu sais ? vers le "bosquet", près du jardin des filles Claustre... Le fleuve était gros. Je regardais couler l'eau trouble. Il avait dû pleuvoir cette nuit du côté de Bédarieux... Dans le silence du matin naissant, j'ai entendu courir derrière-moi : c'était un gamin qui portait quelque chose dans sa main droite et qui visiblement avait l'intention de jeter cette chose dans le fleuve ; il prenait bien son élan et balançait son bras. J'ai bondi et j'ai crié :

— Attends ! petit ! Donne-moi ça !

Il a éclaté de rire et m'a rétorqué :

— Vous avez vu ce que c'est ?

— Donne, je te dis ! Puisque tu vas le jeter à l'eau, tu peux bien me le donner.

En me le tendant, il m'a dit :

— Il ne vaut rien, c'est un bâtard !

— Ca ne fait rien, donne-le moi !

Il a encore éclaté de rire et s'est enfui aussi vite qu'il était venu.

— Et voilà « Moïse sauvé des eaux » ! Je m'en vais vite, je suis pressé !

Ma mère caressait le chiot de son regard toujours tendre. Mon regard à moi était encore ironique. Nous ne savions pas encore que ce chien avait un destin particulier, aussi valable qu'un destin humain. Nous ne savions pas encore qu'il allait être capable, dans sa vie d'adulte, de sauver un jeune homme de la mort, d'en faire un héros de la Résistance et puis de mourir au « Champ d'Honneur »... ou presque...

L'ANNONCE FAITE A DANIEL

Dans la chambre de ma solitude, à Paris, il y avait une cheminée de marbre veiné de gris. Elle me servait de table pour mes repas du soir. Au beau milieu trônait en permanence une bouteille de vin rouge POSTILLON, ainsi qu'un verre à pied de cristal que j'avais acheté un jour de folie. De part et d'autre de la bouteille, deux ou trois variétés de fromage, des friandises variées, des fruits secs : noix, noisettes, raisins de Corinthe et autres...

Donc, tous les soirs je prenais mon repas debout devant la cheminée « désaffectée » et « transfigurée ». Mes camarades d'infortune (ou de « fortune »), plaisantaient :

— Eh bien, Daniel, qu'est-ce que tu manges ce soir ?

Et moi de répondre invariablement :

— Des figues et des noix ! Bandits !

Et eux de s'esclaffer de rire en se rendant à la cantine de l'école.

Ce soir-là j'étais « vidé », vidé de tout. Je venais de passer le dernier examen pour l'obtention du Diplôme d'Etat de Masso-Kinésithérapie. J'avais l'impression d'avoir tout raté, ou du moins d'avoir livré une toute petite partie des savoirs que j'avais péniblement accumulés au cours de deux années d'études acharnées. La question se

posait pour moi de prévoir ma réaction dans le cas où je devrais tout recommencer...

Pour l'instant je refusais de me soumettre à cette éventualité.

Pour un jeune époux séparé de sa femme et de sa petite fille qui allait avoir deux ans, ce serait impossible à accepter, quelles qu'en soient les conséquences. J'étais un marin solitaire perdu dans l'océan, qui n'avait plus confiance sur la solidité de son bateau pour revenir au port, triomphant de sa « pêche fructueuse ».

J'ai dit que j'étais seul mais ce n'était pas tout à fait vrai. J'avais près de moi ma « Petite Fée » ; elle déployait sa longue chevelure sur mon épaule et ma poitrine nue.

Quand il fait chaud à Paris, il fait chaud à en mourir. Pendant l'écrit de mon examen les gouttes de sueur tombaient de mon front sur la partie du papier braille encore vierge qu'il me fallait remplir de ce qui me restait de mon acquis branlant. Mais les nuits de Paris sont meilleures que les jours. Il faisait frais et cela faisait du bien à ma peau fébrile. Il y avait un balcon devant la porte fenêtre de ma chambre. Je m'y accoudais avec toujours ma « Petite Fée » contre moi. Les pensées, les souvenirs, se mêlaient dans ma tête comme les « auto-scooter » des foires d'antan... L'heure du verdict me faisait peur. C'était dans un passé assez récent que j'allais puiser mon « eau fraîche ».

A la fin de mon stage à l'hôpital Tenon, mon Chef de Service, handicapé comme moi, avait tenu à fêter mon départ ; il avait levé son verre de champagne « aux jumeaux de Daniel » et moi je lui avais dit :

— Salaud ! En ce que je crois plutôt, je lève mon verre à mon fils qui m'attend pour naître !

Qu'en savais-je ? Nous avons bien ri en trinquant. Il m'a encore dit (un peu plus bas) :

— Je t'ai donné une bonne note.

Je ne sais pas seulement si je lui ai dit merci, tant mon émotion était grande.

Le lendemain, sans me presser, en suivant bien le bord du trottoir avec ma canne blanche, je me suis rendu à l'école de la rue Duroc. Et là, on m'a dit :

— Vous êtes reçu avec mention, (je ne dis pas « assez bien », cela fait « médiocre »), merci d'avoir si bien défendu l'honneur de notre école. Nous sommes sûrs de votre brillant avenir !

Mes pensées étaient vraiment ailleurs. Je voyais déjà au moins deux têtes blondes s'approcher de mon visage pour un baiser inouï.

Le lendemain, j'avais un furoncle à l'aisselle droite ; il devait être suivi de quatre-vingt-dix autres...

Pendant toutes mes vacances, pour ceux que j'aimais, je n'ai pas été pourtant avare de sourires... et de plaisanteries...

L'Ariège est le plus beau pays du monde où l'on peut faire « contre mauvaise fortune, bon cœur » !

LA NUIT SATANIQUE

Nous avons parcouru l'allée des oliviers au trot ; elle avait voulu monter à califourchon sur mes épaules, les doigts crispés sur mon front, pendant que je tenais dans mes deux mains ses jambes adorables. De sa voix de « flûte de Pan » elle criait :

— Plus vite ! Plus vite !

Au bout de l'allée, j'étais terriblement essoufflé ; je me suis arrêté pour reprendre ma respiration.

La lune était rousse. Nous avons gravi la pente, assez rude, de la colline des jeunes pins. Elle a dit :

— Montons vers les étoiles !...

Sur l'autre versant, nous avons laissé sur notre droite « la vigne des Sacristains » et nous nous sommes engagés dans les tranchées rouges de « L'indivis ». Je pense que cet endroit avait été ainsi appelé car les limites avec l'abbaye de Valmagne se trouvaient trop difficiles à définir. Nous sommes arrivés enfin au lieu dit, « Le saut de l'eau ». L'érosion avait créé là une minuscule falaise de roche calcaire qui, au cours des violents orages ou des pluies, provoquait une chute d'eau blanche et rose à l'aspect magnifique. A cette époque de l'année, il n'y avait même pas un filet d'eau. Il avait fait très chaud pendant l'été. La pluie avait été rare. Au bas de la falaise, où nous étions arrivés, il y avait une dalle calcaire qui

devait servir d'estrade au « conférencier satanique ». On avait allumé quatre flambeaux qui sentaient bon la résine.

Le conférencier était déjà là, debout, très grand (il devait mesurer au moins deux mètres) ; il avait un visage très allongé et son nez était certainement plus volumineux que celui de Cyrano ! Il avait une chevelure très abondante qui descendait jusqu'au milieu du dos. Il avait des yeux perçants comme des épines d'acacias. Seule sa bouche était fine et agréable à regarder. Son menton était long et agressif. Il portait une très longue cape qui traînait sur la pierre et rouge comme le sang artériel...

Je m'étais assis non loin de cette estrade rocheuse, vraiment très curieux de ce qu'il allait dire.

Ma « Petite Fée » s'était endormie près de moi et je la soutenais de mon bras droit.

Les gros yeux des automobiles apparaissaient puis se fermaient sur la route de Saint Pons-de-Mauchiens. Des yeux borgnes aussi : c'étaient des motocyclettes... puis, dans les fourrés, des « petites étoiles » scintillaient par instants puis disparaissaient dans la nuit agressive des arbustes.

Apparemment, l'assistance devait être limitée. Il ne faisait pas de vent. A coup sûr on devait entendre assez clairement la parole du « diable ».

Quand toutes les étincelles des arrivants s'éteignirent et que seul brillèrent dans la nuit les quatre flambeaux allumés autour du « conférencier », celui-ci m'apparut encore plus grand, sa cape encore plus rouge, son visage balayé par des lueurs étranges entrecoupées par des ombres vacillantes ; C'était impressionnant !...

— Je ne vous ai pas fait venir, dit-il d'emblée, pour vous faire perdre votre temps : droit au but ! La plus grande catastrophe qui soit arrivée à la vie des hommes au cours de l'évolution de la pensée, c'est l'invention de Dieu. Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme ! C'est l'homme qui a créé Dieu à son image. Il faut inverser le sens de la Bible : si un Dieu parfait avait créé l'homme à son image, il l'aurait créé « parfait » ; car, vous conviendrez avec moi que le Parfait ne peut créer que du parfait ; la Grandeur ne peut créer que la grandeur ! la Justice toute puissante ne peut créer que la justice ! La Bonté ne peut créer que la bonté ! La Beauté de la beauté ! L'Amour de l'amour !!!

Ah ! Regardez le monde ! La planète entière n'est qu'un abattoir. Et si la nature n'est pas assez cruelle, l'homme, à travers des âges, s'est montré encore plus cruel qu'elle même ! Non, ce n'est pas Dieu qui a créé le cosmos car le cosmos est une monstruosité ! Non, ce n'est pas Dieu qui a créé la terre où nous vivons, car la terre est un « cimetière » où pourrit tout ce qui a vécu ! Non, ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, car il n'aurait pas voué à la crucifixion, un fils d'homme ! Non, ce n'est pas Dieu qui a créé le « pouvoir » de l'homme, en lui concédant la Liberté, étant donné ce qu'il en a fait : du vol, du viol, de la violence, du meurtre individuel ou collectif, des guerres et même des génocides. Un Dieu parfait ne peut pas avoir voulu un tel abîme ignominieux ! Si Dieu avait créé la Vie, il l'aurait faite sans la misère, sans la souffrance, sans la mort. Si Dieu avait créé la Liberté, il l'aurait limitée aux frontières de la « malfaisance » ! Si Dieu avait créé l'Amour, il l'aurait fait « illimité » ; c'est à lui qu'il aurait donné tous les pouvoirs !

La Bible est une œuvre d'homme ; c'est encore une fois l'homme qui s'est fait un Dieu à son « image ». Un jour où j'ai écouté la radio, un juif éminent disait :

— Ce n'est pas Dieu qui a choisi le peuple juif pour le représenter sur la terre ; ce sont les scribes juifs qui l'ont inventé pour justement servir le peuple juif. Il serait cependant injuste d'accuser les juifs de cette perversité, car l'humanité entière s'est servi de ce « catéchisme » pour gouverner, pour exploiter, pour dominer, pour asservir, pour faire du commun des mortels des esclaves au prix du meurtre, de la torture et de la guerre ! Tout cela au nom d'un Dieu qu'on a créé !

Je vous demande pardon, je vous ai choqué ; personne ne vous avait dit cela avant moi.

Pour terminer, je vous affirme, je vous supplie, je vous conjure, puisque nous avons été capables, dans la clarté, de croire ce qui est abject, de nous unir pour créer enfin le Dieu de la Grandeur, de la Justice, de la Liberté, de la Bonté, de la Beauté ! Ce Dieu auquel tout homme aspire au fond de son cœur, ce Dieu capable de donner aux hommes de bonne volonté, même si c'est relatif, même si cela paraît impossible, le BONHEUR ! j'ai terminé.

Tous les buissons s'enflammèrent d'applaudissements. Des milliers d'étoiles électriques sortirent des profondeurs de la terre et se dirigèrent vers la route. Les quatre flambeaux du rocher s'éteignirent. Je ne vis pas disparaître l'étrange conférencier. J'étais cloué à mon propre rocher. Ma « Petite Fée » dormait toujours. Le silence s'établit autour de moi, petit à petit. Une brise légère fit chanter les « garouilles »... Je ne savais plus que penser, plus que faire... Je me penchais sur ma « Petite Fée », la prit dans mes bras et lentement je la ramenais jusqu'à son « palais de cristal bleu ».